

Article

« *Modus imitandi* »

Wladimir Kryszynski

Études françaises, vol. 20, n° 2, 1984, p. 7-18.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036824ar>

DOI: 10.7202/036824ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Modus imitandi

WLADIMIR KRYSINSKI

À la robe comme métaphore et
comme métonymie

1. LA MIMÉSIS COMME LÉGITIMATION

J'entends par imitation toute empreinte de
photographie interspirituelle, pour ainsi dire,
qu'elle soit voulue ou non, passive ou active

GABRIEL TARDE, *les Lois de l'imitation*

Entre la mode et l'imitation les affinités sont plus qu'évidentes. Sans se confondre, elles fonctionnent comme des vases communicants et coexistent en parfaite symbiose et harmonie. Depuis Aristote jusqu'à René Girard, les spécialistes de la mimésis reconnaissent en l'imitation une loi absolue de l'humanité. Toutefois, cette loi s'exerce dans l'espace social selon des zones qui varient par rapport à sa pertinence et à ses fonctions. Entre l'acteur et les clients d'Yves Saint-Laurent, entre l'imitateur de l'écriture lacanienne et les jeunes gens qui reproduisent le regard sentimental des idoles de cinéma, se dessinent des espaces sociaux où la signification et les fonctions de l'imitation semblent servir des finalités différentes. Qui par imitation pure, qui par choix du rare et du précieux, qui par la pulsion de l'autre ou par l'appel incontrôlé de sa psyché présumée capricieuse, la communauté des modèles et des imitateurs est une société anonyme dont les immenses capitaux sont investis dans des entreprises qui ne font jamais faillite. J'entends : les modèles sont donnés et ils sont nommables, mais les imitateurs, souvent à leur corps défendant,

cachent leur jeu ou bien tout simplement le subissent. À perte de vue les humains subissent l'état hypnotique de l'état social. L'imitation n'arrête pas de s'imiter.

L'état social, comme l'état hypnotique «n'est qu'une forme de rêve, un rêve de commande et un rêve en action. N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanément : telle est l'illusion propre au somnambule, et aussi bien à l'homme social¹.» Cette métaphore hypnotico-onirique de Tarde rend justice à la fascination de l'imitateur pour le modèle en même temps qu'elle détourne l'attention de la complexité du phénomène. Essayons de départager ce qui est à César, etc.

La mode pourrait se définir lapidairement et par paraphrase comme l'imitation des idoles et de leurs actions. Idole : *idolum*, *eidolon*. Entre l'idole-image, l'idole-fétiche et l'idole-fantasme, le partage est difficile. Le phénomène de la mode est susceptible d'explications diverses. La rationalité raisonnante y dispute le droit de cité à la déraison, si tant est vrai que la folie imitative s'empare des nombreux adeptes de fétiches, d'images et de fantasmes qu'ils rejouent sur leur théâtre public ou privé, mi-public, mi-privé. La mode, comme les rêves de Goya, produit ses monstres. L'état de rêve, c'est également celui où le monstre gesticule en moi. J'imité par choix idéologique (le mot est à la mode), par quête des valeurs positives dans une société où les valeurs, dit-on, sont dégradées. Je suis le héros démoniaque et problématique qui, une fois sorti de la *Théorie du roman* de Lukács, se défoule sur les Champs Élysées de toutes ces grandes catégories : structure, texte, discours, sujet, intertextualité, etc. Je produis une société de l'imitable et du répétitif. J'y participe. Mes fantasmes me mènent par le bout du nez jusqu'à l'enfer ou dans les limbes d'une pseudo-pensée. La mode, c'est du kitsch, c'est de l'ersatz du pensable. Je vais être à la mode et y entrer par un rapport narcissique à l'objet d'admiration. Un objet d'admiration visuelle, pulsionnelle, abyssale. C'est donc un rapport spéculaire et scopique. Une attitude simulacrante. Une récupération du manque. Voilà pour la psychanalyse.

Mais les raisons des modes sont autrement plus complexes et moins individualistes. Plus socialement contraignantes. L'engendrement des copies conformes a lieu au grand jour des rapports de pouvoir, des groupes de pression, de la circulation de la marchandise codée par le *nihil obstat* de l'économique, du symbolique et du légiférant.

1 G. Tarde, *les Lois de l'imitation*, Paris, Alcan, 1985, p. 83.

On peut donner raison à René König, pour qui la mode apporte aux gens une «certaine forme de liberté, et confère aux masses apparemment chaotiques des sociétés modernes, un profil original et par là même une première ébauche de personnalité²», mais on ne saurait nier la pertinence de l'analyse de Jean Baudrillard. Sa façon tout à la fois critique, sémiotique et poétique d'analyser la société moderne ou postmoderne des «majorités silencieuses» offre un modèle d'analyse-limite de la mode. Ses formules laconiques ont le mérite de problématiser radicalement la mode au point d'en faire un concept central de l'échange capitaliste moderne et du statut moderne du signe. La mode est considérée comme «féerie du code». Elle est «esthétique du recommencement». Elle est «ce qui tire la frivolité de la mort et modernité du déjà-vu³». Chez Baudrillard le problème de la mode s'inscrit donc dans une critique de la modernité, qui «n'est pas la transmutation de toutes les valeurs» mais plutôt leur combinatoire et leur ambiguïté. La modernité est un code, et la mode est son emblème⁴. Baudrillard reconnaît que la mode est la «flottaison des signes» au sens où «flottent aujourd'hui les signes monétaires⁵», de sorte que «dans une déconstruction de la forme du signe de mode, et du principe même de la signification [...] l'alternative à l'économie politique ne peut être que dans la déconstruction de la forme marchandise et du principe même de la production⁶».

La mode comme action imitative des idoles serait alors dans la société moderne et postmoderne la façon la plus spectaculaire et la plus élégante de légitimer l'individu et les masses face aux mécanismes du pouvoir, de la production et de la manipulation. Les monstres de la mode, épiphénomènes de l'état hypnotique du rêve social, sont apprivoisés à la source. La féerie du code passe par la discipline des messages. Cette discipline est par ailleurs donnée à voir comme «liberté de choix».

Dans l'économie générale de la production capitaliste, la production des modes intellectuelles relève aussi d'une dialectique des forces de production. Plus que science des effets, la démystification des modes intellectuelles serait une description critique des modes de production. Elle devrait viser à démontrer comment les modes intellectuelles sont médiatrices du système général de la

2 R. König, *Sociologie de la mode*, Paris, Payot, 1969 (tr. fr.), p. 181

3 J. Baudrillard, *L'Échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 132

4 *Op. cit.*, p. 135

5 *Op. cit.*, p. 139

6 *Op. cit.*, p. 151

production. Dans ce système le passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange est non seulement générateur d'une dynamique, il est aussi la cause de l'effet des modes. Le rayonnement ambigu de la capitale française tient à ce paradoxe. Plus on y produit des modes, des valeurs d'échange, moins on y a de prise réelle sur l'objet critique. Foire des langages à la mode, Paris devient l'emblème d'une aliénation et d'une entropie par le foisonnement des tics. Madame la Mode renaît des cendres que ravivent incessamment les thuriféraires du nouveau.

II. PARISIANISMES DES ANNÉES 1960 ET 1970

Car tout est mode dans ce pays-là

VOLTAIRE, *Lettre sur Œdipe*

Ô Paris, Paris! Tu es la vraie Babylone, le vrai champ de bataille des intelligences

PONSON du TERRAIL, *Club des valets de Cœur*

Cela fermente, en France, sera-ce du vin ou du vinaigre?

G Ch LICHTENBERG, *Aphorismes*

Que Paris soit la pépinière des modes ou bien, si l'on préfère, leur courroie de transmission, cela tient au mythe et aux avatars du mythe de Paris, ville-lumière, ville-diaabolique, ville-mystère, ville-avant-garde⁷. Mais cela tient aussi à l'attraction qu'exerce dans le monde entier la mode française dont Paris est une métonymie spatiale et spirituelle des plus suggestives.

Marlène Delbourg-Delphis observe à juste titre que

les modes d'auteur et les modes de clan actuelles ont ceci de commun avec les modes d'avant 1914 qu'elles partent du principe que les codes de l'apparence ne sont pas du même ordre que les lois de fonctionnement et de rentabilité de la machine économique. Chacune à leur niveau, du plus haut de gamme au plus bas de gamme, ces modes renouent avec ce qui avait confirmé au XIX^e siècle la mode française dans le monde⁸.

Toutes proportions gardées, ces affirmations s'appliquent assez bien aux modes intellectuelles parisiennes des années 60 et 70, qui sont elles aussi des «modes d'auteur» et des «modes de clan». L'intensité du phénomène s'est incontestablement estompée mais

⁷ Voir les considérations de Roger Callois sur «Paris, mythe moderne» dans *le Mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, 1958 (1^{re} éd 1938), p 180-207

⁸ M Delbourg-Delphis, *le Chic et le look*, Paris, Hachette, 1981, p 225

son succès tient, semble-t-il, à l'imposition de quelques «codes de l'apparence», c'est-à-dire quelques manières de parler.

Puisque tous les chemins mènent à Paris, sans doute y voit-on mieux qu'ailleurs comment les modes partagent la capitale en zones. Les modes vestimentaires y découpent des espaces exclusifs depuis Poiret jusqu'à Popy Moreni ou Azzedine Alaïa en passant par quelques-uns et bien d'autres. La topographie des discours parisiens à la mode est tout aussi variée que celle de la haute couture. La topographie de la Ville-lumière est structurée par des espaces exclusifs et quasi hermétiques. Les phares qui les balisent ne se renvoient pas de clins d'œil. Ils clignent pour leurs propres admirateurs.

Les parlers critiques de Lévi-Strauss, Barthes, Althusser, Lacan, Foucault, Goldmann, Derrida ou Kristeva ont leurs effets de style et de simulacre. Leurs suiveurs sont nombreux. Les parlers critiques parisiens passent les frontières et, au-delà des océans, se projettent dans le babil du discours moderne ou modernisant.

Ce qui semble évident, c'est que l'attraction des discours parisiens résulte principalement du structuralisme dont l'effet de boule de neige détermine la teneur des modes intellectuelles parisiennes des années 60 jusqu'à environ 1975. La psychanalyse lacanienne, le structuralisme génétique de Goldmann, le marxisme structural d'Althusser, la sémantique et la sémiotique greimassiennes ainsi que, par voies détournées et par antithèses, la différance de Derrida, la sémiotique critique (la sémanalyse) de Kristeva et la sociocritique de Duchet déploient les tentacules du structuralisme.

L'histoire de même que «l'archéologie du savoir» des modes intellectuelles parisiennes des années 60 et 70 restent encore à écrire. Il faudra partager entre, d'une part, les modes de production et de domination des modes parisiennes et, d'autre part, la répétitivité et le jeu des tics et des manières. S'il est vrai que les parlers critiques et que les polarisations des concepts et des catégories clés renvoient à la lutte des clans, ouverte ou latente, et que cette lutte implique diverses modalités de prise de pouvoir (par le langage conceptuel, par la revue, par le séminaire), il est tout aussi certain qu'elle s'accompagne d'une production intellectuelle marchande. Le champ intellectuel et l'habitus, tels que Boudieu les définit, propulsent à la fois les objets idéologiques et leurs simulacres de marché. D'une certaine façon la bataille d'idées se change en bataille d'habits des idées. Les concepts défilent. De ce

côté-ci le signifiant, le signifié, le syntagme et le paradigme, de ce côté-là le clivage du moi, l'inconscient, le désir, la trace, la différence, le graphé.

Le pouvoir dominant d'un certain nombre de cerveaux, en France et à Paris tout particulièrement, reflète le déséquilibre des forces idéologiques, mais aussi la dynamique économique et historique de la société française qui produit et consomme les modes intellectuelles.

La domination est évidente. Elle rejette la province à la marge. Elle l'éclipse. En 1964, Gilles Lapouge écrivait dans *la Quinzaine littéraire* :

À consulter les journaux de ce temps, on jurerait que tout le savoir de l'université française est contenu dans quatre-vingts cervelles. C'est un effet de la mode. Celle-ci procède de Paris, s'acclimate mal loin de la Seine et embrouille les perspectives. Elle répand ses feux sur le Collège de France, la Sorbonne, les facultés parisiennes et les Hautes Études. Le reste de l'université, à quelques exceptions près, est consacré à la pénombre et à la discrétion⁹.

Au-delà de l'incontestable hégémonie parisienne et de la dialectique qui oppose la capitale à la province, mais qui n'est pas l'apanage de l'Hexagone, se pose le problème du pourquoi du structuralisme et de sa propagation cristallisée par les modes. Ce qui paraît indubitable, c'est que les modes intellectuelles parisiennes sont en grande partie importées. Le structuralisme envahissant de Paris a des origines et des renvois historiques et étrangers. Il acquiert sa dynamique propre sur le sol parisien, mais, en fait, ses antécédents sont nombreux : Saussure, Hjelmslev, Jakobson, Propp, le Formalisme russe. Et pour Derrida et Kristeva : Heidegger, Bakhtine sous ses propres incarnations mais aussi sous l'incarnation de Medvédev. Par le truchement de ces importations qui arborent les habits structuralistes, sémiotiques ou déconstructivistes, un certain monoglottisme français éclate. Mais, paradoxalement, les sources étrangères dont il se nourrit sont souvent de seconde main. Donc : *Luteta facit saltus*. Ces sauts de Lutèce, c'est une sorte de révolution culturelle française par personnes interposées.

D'autres explications des modes intellectuelles parisiennes sont pertinentes. Elles tablent beaucoup plus sur les transforma-

⁹ G. Lapouge, «Aix tradition humaniste et vocations neuves», *la Quinzaine littéraire*, du 15 au 31 mars 1968, p. 14-15

tions de la société et sur la marche de l'Histoire qui, soudain, rejette les intellectuels français dans le coin négligeable des mécanismes du pouvoir

François Furet, dans un article important sur «Les Français et le structuralisme», tout comme Henri Lefebvre dans *l'Idéologie structuraliste*, cherchent à expliquer l'avènement et la gloire du structuralisme, le premier par la situation historique des intellectuels français, le second, par l'évolution de l'État et les alliances que celui-ci a nouées avec la science et le savoir. L'analyse de Furet, très précise et bien articulée, pose que le structuralisme fait irruption dans les pratiques françaises au moment où la gauche intellectuelle est déçue, où les idéologies dominantes, comme le marxisme, sont défuntes et où l'irruption des nations du tiers monde contribue à «hâter la fin des idéologies¹⁰». Pour Furet l'ethnologie structurale de Lévi-Strauss et le marxisme structuraliste d'Althusser correspondent à l'expulsion de la France de l'Histoire par la décolonisation de même qu'à la dissolution de l'idéologie marxiste «Cette France, expulsée de l'histoire, accepte d'autant mieux d'expulser l'histoire¹¹»

S'en prenant au «nouvel éléatisme» de Lévi-Strauss ainsi qu'à Althusser, Henri Lefebvre constate que le structuralisme est «l'idéologie d'une période où la pratique s'inspire du concept de *structure* dans les cadres du mode de production et des rapports sociaux de production déterminés. La pratique sociale est aussi une pratique politique celle de l'État¹²». À la fin du chapitre sur «Les paradoxes d'Althusser», Lefebvre fait un diagnostic ironique et violent de la pensée structuraliste

Dans cette pensée structuraliste, la lecture «symptomale» décèle une *schizoidie intellectualiste* schizophrénie du langage pris sans référentiel, schizoidie épistémologique, schizophrénie de la scientificité identifiée avec l'absolu philosophique, parfois schizophrénie politique. Les «champs aveugles de la politique», ainsi pourrait s'intituler une analyse théorique de la situation. La «coupure» entre l'intellect et la praxis est mortelle. La tête coupée fonctionne sans corps, le cortex sans chair, sans os, sans visage, la forme sans contenu¹³

10 F. Furet, «Les intellectuels français et le structuralisme», *Preuves*, 192, février 1967, p. 5

11 Article cité, p. 6

12 H. Lefebvre, *l'Idéologie structuraliste*, Paris, Seuil, «Points», 1975, p. 9

13 *Op. cit.*, p. 250-251

Certes, les généalogies historiques, sociales, économiques et politiques du structuralisme s'inscrivent dans le réseau complexe des causes et des effets, mais elles ne doivent pas être identifiées de façon aussi unilatérale que *l'Idéologie structuraliste* de Lefebvre le laisse entendre. On peut se demander si l'analyse de Lefebvre n'est pas, elle aussi, une réduction idéologique d'un phénomène qui, de par ses racines, déborde et de loin le cadre français, en latitude et en profondeur. De toute manière le jeu des idéologies trouve dans les modes un aliment et un instrument particulièrement efficaces. Dans le champ intellectuel saturé de discours d'orientations semblables, les modes et les idéologies finissent par se confondre. Les modes seraient alors les formes marchandes des idéologies tandis que les idéologies seraient les composantes réifiantes des modes. Dans la féerie des codes on en arrive à ne plus distinguer entre l'imitation, le rêve hypnotique social et la mise en pratique des fausses consciences qui vendent leurs vérités par modes interposées. Dès lors parler des modes intellectuelles parisiennes, c'est aussi effeuiller les tics et les manières. Ce *strip-tease* forcé a été effectué bien souvent.

S'il n'y a pas de parisianismes *ready made* qui, en tout état de cause, seraient plutôt l'affaire d'une attitude ou d'un style, il n'en reste pas moins que les modes intellectuelles parisiennes des années 60 et 70 ont forgé un idiome critique global et fétiche, un système d'effets conceptuels macrocosmiques multipliables, récurrents, insistants. Ce sont des effets dont on identifie infailliblement les sources. Il y a donc l'effet Saussure, l'effet Barthes, l'effet Lacan, l'effet Derrida, l'effet Greimas, l'effet Kristeva. Dans cet idiome, une espèce de *new talk* facilement renouvelable, les particularités stylistiques, syntaxiques et lexicales de ces auteurs sont magnifiées et rejouées à l'envi. Il suffit de parcourir les revues de l'époque pour s'en apercevoir. *Tel Quel*, *l'Arc*, *Critique*, *TXT* ou *Communications* pratiquent avec une intensité variable l'idiome des modes. Cet idiome est saisi et caricaturé par quelques esprits sismographiques, qui ne sont pas nécessairement des plus tolérants. La caricature consacre à coup sûr l'ampleur et la portée sociale du phénomène. Elle repère surtout des manières lexicales, mais aussi ce qu'on pourrait nommer «l'interchangeabilité syntaxique». Celle-ci affirme le toc des modes idiomatiques sans que cela engage qui que ce soit. Dire : la métaphysique moderne se joue de l'angoisse existentielle; dire : la sémiotique pose une infatigable répétition des signes; dire : le sujet clivé se retourne infailliblement contre son double — c'est affirmer de l'opérable général, de la pléthore conceptuelle. Ces formules

sont inflationnistes à force d'être rabâchées par mille plumes. Les modes intellectuelles ne se rasent certainement pas avec le rasoir d'Ockham. Elles préfèrent la barbe longue des macrocatégories, que le shampoing des nouveaux concepts lave régulièrement pour le contentement général des initiés.

Les bourgeois non épatés ont inventé, à Paris précisément, un jeu de société nommé «arnacologie». Il se pratiquait dans les arrondissements ex-centrés par rapport au quartier Latin, surtout dans le XVI^e. L'arnacologie, c'est tout simplement le jeu des miroirs langagiers, des anamorphoses lexicales et syntaxiques à la mode. C'est par ce jeu qu'on peut comprendre la fonction neutralisante et le vide des syntaxes et des réflexes lexicaux à la mode. L'arnacologie se fonde sur la conscience de la saturation des langages et des tics à la mode.

Le jeu consiste à produire un nombre infini de propos interchangeables à partir de tableaux constitué de cinq rubriques : sujet, verbe, compléments d'objet, de temps et de manière. Ainsi, chaque sujet de la première rubrique (structuralisme, métaphysique, sémantique, etc.) peut virtuellement s'accoupler avec n'importe quel verbe de la deuxième rubrique (pose, rehausse, réintroduit, annule, investit, etc.). C'est un jeu de jouissance maline, une revanche à l'échelle parisienne des *happy few* qui ne supportent pas le déchaînement conceptuel des courants à la mode.

Faire tourner au ludique les procédés et les formules caractéristiques est certainement moins grave que de dénoncer les manières et les façons d'écrire des structuralistes et de réduire ainsi le phénomène à la dimension unique du ridicule et de la singerie. Bertrand Poirot-Delpech dépouille le langage à la mode de l'année 1974 et il parle à cette occasion des «retombées naïves du sartrisme et du structuralisme». Les tics qu'il identifie seraient les signes d'un «cataglottisme» généralisé. Mais se sont surtout les «jeunes perroquets» qui excellent dans l'emploi des formules et des tics. À en croire Poirot-Delpech, la mode est un phénomène à la fois officialisé par l'Université et le signe d'une prise de pouvoir. C'est la mode qui synthétise la vie intellectuelle :

Tout l'encadrement culturel qui décide de nos modes de pensée est en effet conditionné à adopter le jargon en vogue, que son hermétisme même recommande comme signe d'appartenance à l'élite initiée et comme instrument de pouvoir¹⁴.

14. B. Poirot-Delpech, «Tics», *le Monde*, vendredi 3 janvier 1975.

Réduire le phénomène de mode à sa répétitivité langagière et conceptuelle, c'est un peu jeter l'enfant avec l'eau du bain. Outre que ce procédé donne une image partielle de la chose, il en démonte le mécanisme au détriment de la substance. La démystification la plus poussée serait donc celle qui allie à l'imitation des tics la dénonciation sérieuse et scientifique du prétendu vide structuraliste.

En 1969, la collection «Libertés» dirigée par Jean-François Revel publie *les Matinées structuralistes* de Roger Crémant. La charge satirique de cette scène en un acte est très grande. Elle ridiculise le style et le thème, le sujet structuraliste et l'objet structurable, l'organisation et le rituel de la mise en structure des structures. Précédées d'une *Introduction critique* et suivies d'un *Discours sur l'écriture*, ces *Matinées* se constituent en une démonstration implacable des parlars structuralistes. Cela prend la forme suivante :

MINET — Le pensé de Louise ne signifie par forcément le pensé de Louissette, l'impensé de Louissette ne signifie par forcément l'impensé de Louise. Il se pourrait même que le pensé de Louise soit précisément l'impensé de Louissette, et que l'impensé de Louissette soit le pensé de Louise. Il se peut enfin que le pensé de Louise soit sans rapport aucun, ni avec le pensé, ni avec l'impensé de Louissette¹⁵.

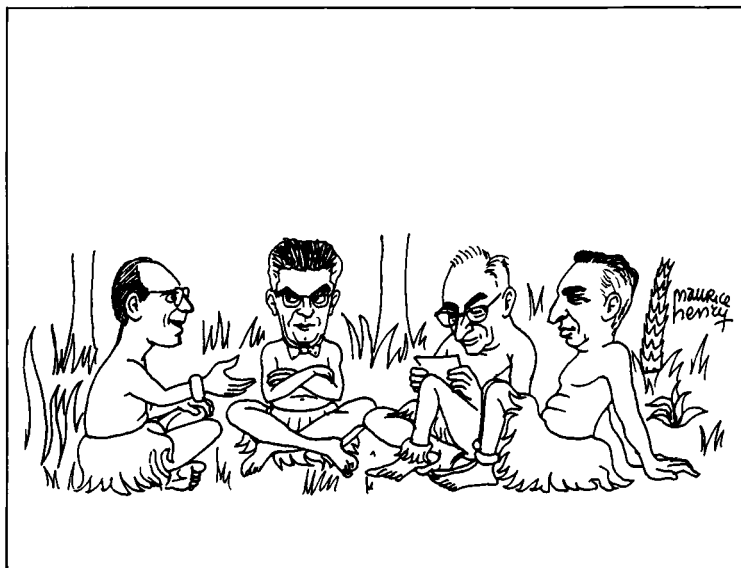
En reconnaissant dans la «transgression structuraliste» l'«esprit français» et l'«éternel parisien», Albert K. remarque dans son *Introduction critique*

L'impuissance interprétative, dans la plupart des textes structuralistes, se voit compensée par une pléthore de mots nouveaux, de concepts nouveaux, de rapports décrits pour la première fois, etc. Le structuraliste, qui n'a souvent que peu à dire, dispose en revanche d'un imposant arsenal de concepts neufs pour exprimer son mince message¹⁶.

Cette fixation des modèles et des tics, ainsi que cette polarisation des jugements critiques, révèlent une intransigeance et, à la limite, une intolérance considérables. Celles-ci ne s'accompagnent évidemment pas d'une volonté de reconnaître qu'en deça et au-delà des modes il y a dans le structuralisme une coupure épistémologique, une constitution de nouveaux principes d'intelli-

15 R. Crémant, *les Matinées structuralistes*, suivies d'un *Discours sur l'écriture* et précédées d'une *Introduction critique* par Albert K***, Paris, Robert Laffont, «Libertés», 1969, p. 91-92.

16 *Op. cit.*, p. 46.



Michel Foucault, Jacques Lacan, Claude Lévi-Strauss et Roland Barthes, dessin de Maurice Henry (*la Quinzaine littéraire*, 1^{er} au 15 juillet 1967).

gibilité des objets de connaissance. C'est dans cet esprit que François Châtelet défend le structuralisme et notamment Lévi-Strauss, Althusser et Foucault contre le reproche d'«hyperintellectualisme¹⁷».

Les attaques contre le structuralisme viennent de l'Université bien pensante et de l'institution sociale de l'intelligentsia critique. Cette «autre» intelligentsia parisienne qui se donne pour le défenseur attiré des messages profonds, de l'interprétation efficace et sûre et du savoir sérieux. Rares sont les vraies polémiques, qui vont au-delà de l'accusation d'imposture¹⁸.

17 F Châtelet, «Où en est le structuralisme», *la Quinzaine littéraire*, 1^{er} au 15 juillet 1967, p 19

18 Parmi les polémiques, citons par exemple *Pourquoi la nouvelle critique* de Serge Doubrovsky, Paris, Mercure de France, 1966 et «Les chats, les rats et les structuralistes Symbole et structuralisme figuratif» de Gilbert Durand, *Cahiers internationaux de symbolisme*, 17-18, 1969, p 13-37

Le pouvoir intellectuel qui aspire à l'exclusivité de ses privilèges est aussi intolérant et au moins aussi risible que son vis-à-vis structuraliste est caricaturable. Identifiés comme modes, dénoncés comme idéologies et comme pratiques au service de l'État technologique moderne, le structuralisme et ses avatars incarnent en fait bien plus que l'esprit parisien, c'est-à-dire manière, style, tics, préciosité et prétention ostentatoire. Ce que saisissent les caricatures, c'est avant tout la saturation des manières critiques des parlers structuralistes. Ce qui est éclipsé dans ces critiques, ces caricatures et ces charges ironiques, c'est l'importance même du mouvement, sans la mode qui est, après tout, un épiphénomène social.

Question complexe à laquelle une réponse univoque est difficile à donner. Suivre la mode intellectuelle revient à s'exposer aux railleries. La raillerie laisse entrevoir la topographie stratégique des groupes de pression. Elle ne détruit pas le phénomène. Le phénomène c'est la méthode moins la mode. Si le structuralisme, la sémiotique et la psychanalyse ont survécu aux attaques de la Sorbonne, c'est qu'elles ont été plus que des modes. C'est pourquoi les parisianismes de la critique littéraire et de la philosophie n'ont d'autres dénominateurs communs que les manières de langage. Ces manières recouvrent des substances, des matières, des thématiques, des objets de connaissance, et ceux-ci ne sont ni parisiens ni spécifiquement français.